**Objet d’étude : le biographique : Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements***

**Lecture analytique Explicit (Ghislaine Zaneboni)**

(Le livre de poche pp. 🡪 fin , Albin Michel pp. 172, 175)

Le matin du 7 janvier, je ne pouvais pas y croire : j'avais tant attendu cette date. Il me semblait que j'étais chez Yumimoto depuis dix ans.

Je passai ma journée aux commodités du quarante-quatrième étage dans une atmosphère de religiosité : j'effectuais les moindres gestes avec la solennité d'un sacerdoce. Je regrettais presque de ne pouvoir vérifier le mot de la vieille carmélite : « Au Carmel, ce sont les trente premières années qui sont difficiles. »

Vers dix-huit heures, après m'être lavé les mains, j'allai serrer celles de quelques individus qui, à des titres divers, m'avaient laissé entendre qu'ils me considéraient comme un être humain. La main de Fubuki ne fut pas du lot. Je le regrettai, d'autant que je n'éprouvais envers elle aucune rancune : ce fut par amour-propre que je me contraignis à ne pas la saluer. Par la suite, je trouvai cette attitude stupide : préférer son orgueil à la contemplation d'un visage exceptionnel, c'était un mauvais calcul.

A dix-huit heures trente, je retournai une dernière fois au Carmel. Les toilettes pour dames étaient désertes. La laideur de l'éclairage au néon ne m'empêcha pas d'avoir le cœur serré : sept mois - de ma vie ? non ; de mon temps sur cette planète - s'étaient écoulés ici. Pas de quoi être nostalgique. Et pourtant ma gorge se nouait.

D'instinct, je marchai vers la fenêtre. Je collai mon front à la vitre et je sus que c'était cela qui me manquerait : il n'était pas donné à tout le monde de dominer la ville du haut du quarante-quatrième étage.

La fenêtre était la frontière entre la lumière horrible et l'admirable obscurité, entre les cabinets et l'infini, entre l'hygiénique et l'impossible à laver, entre la chasse d'eau et le ciel.

Aussi longtemps qu'il existerait des fenêtres, le moindre humain de la terre aurait sa part de liberté.

Une ultime fois, je me jetai dans le vide. Je regardai mon corps tomber.

Quand j'eus contenté ma soif de défenestration, je quittai l'immeuble Yumimoto. On ne m’y revit jamais.

Quelques jours plus tard, je retournai en Europe.

Le 14 janvier 1991, je commençai à écrire un manuscrit dont le titre était *Hygiène de* *l'assassin*.

Le 15 janvier était la date de l'ultimatum américain contre l'Irak. Le 17 janvier, ce fut la guerre.

Le 18 janvier, à l'autre bout de la planète, Fubuki Mori eut trente ans.

Le temps, conformément à sa vieille habitude, passa.

En 1992, mon premier roman fut publié.

En 1993, je reçus une lettre de Tokyo. Le texte en était ainsi libellé :

« Amélie-san,

Félicitations.

Mori Fubuki. »

Ce mot avait de quoi me faire plaisir. Mais il comportait un détail qui me ravit au plus haut point : il était écrit en japonais.

Dame pipi dans l’entreprise nippone Yumimoto, Amélie-san a atteint le dernier cercle de sa descente aux enfers. Nous verrons comment Amélie Nothomb, dans l’explicit du roman *Stupeurs et tremblements* publié en 1999, achève sa cocasse épopée, et donc comment l’auteur, tout en inscrivant de façon réaliste un récit autobiographique romancé dans l’actualité historique, termine, comme elle a commencé et poursuivi tout son roman, dans le décrochage burlesque plein de dérision, d’absurde et de satire.

**I. La fin – l’explicit – d’un récit autobiographique romancé, inscrit de façon réaliste dans l’actualité historique**

**A. Le jeu des points de vue : respect du « pacte autobiographique »**

**1. Une narratrice-personnage dans un récit auto-diégétique**

**2. Mais un changement de point de vue :** « On ne m’y revit jamais ». Procédés récurrents, l’indétermination du pronom indéfini, l’objectivation de la narratrice (« m’ » : COD)

**B. Une histoire à son terme**

**1. Un déroulement qui respecte une chronologie extrêmement précise dans des § de + en + brefs et l’utilisation de la parataxe**

**2. Des actions évoquées avec concision**

**3. La reprise d’éléments et de procédés récurrents**

* L’hostilité de Mori, la supérieure évoquée par 2 métonymies « La main de Fubuki ne fut pas du lot » ; « préférer son orgueil à la contemplation d'un visage exceptionnel » 🡪 déshumanisation X la fascination de la narratrice pour sa beauté.
* L’attitude « christique » et le pardon des offenses devant l’humiliation (- apparente ici que dans l’épisode de la nuit de folie passée dans les bureaux, mais suggérée par les métaphores religieuses) : « je n'éprouvais envers elle aucune rancune »
* L’attirance de la narratrice pour le vide

**4. Un dénouement retardé**

« 7 janvier 91 », dernière journée d’Amélie dans l’entreprise 🡪 1993 : lettre de Mori Fubuki

**5. Un dénouement satisfaisant les amateurs de « happy end » :**

La résolution de l’affrontemententre les 2 femmes et la revanche, la victoire savourée d’Amélie (« un détail qui me ravit au plus haut point » : hyperbole) : Mori Fubuki reconnaît à la fois le talent de l’écrivain, et sa capacité à comprendre le japonais (tout début de la descente aux enfers de la narratrice = sa première journée au sein de l’entreprise, elle montre qu’elle comprend la langue alors qu’elle sert le thé)

**C. Petite histoire et grande Histoire**

**1. La précision des indications temporelles accentue le réalisme des événements aussi bien privés que publics**

**2. Des événements - dramatiques - historiques**

« Le 15 janvier était la date de l'ultimatum américain contre l'Irak. Le 17 janvier, ce fut la guerre. »

**3. Le réalisme des évocations et des événements privés**

* Un décor précisément évoqué

« Yumimoto, Quarante-quatrième étage, La laideur de l'éclairage au néon »

* Les événements privés

« Le matin du 7 janvier », « Vers dix-huit heures », « A dix-huit heures trente », « Quelques jours plus tard, je retournai en Europe.

Le 14 janvier 1991, je commençai à écrire un manuscrit dont le titre était *Hygiène de* *l'assassin* (1er roman effectivement publié par A. N).

Le 18 janvier, à l'autre bout de la planète, Fubuki Mori eut trente ans.

En 1992, mon premier roman fut publié.

En 1993, je reçus une lettre de Tokyo. Le texte en était ainsi libellé »

**4. La juxtaposition des 2 niveaux force la croyance et hausse la vie privée à la hauteur de l’histoire du monde**

**Transition :** Donc, le dénouement du récit, qui présente la fin de l’aventure de la narratrice dans l’entreprise Yumimoto et l’affrontement entre les 2 femmes, est-il accrédité par son inscription dans l’histoire. Mais, et A. N. le revendique elle-même, le travail de l’écriture fait de cette expérience autobiographique une authentique création.

Ainsi, le réalisme et l’autobiographie sont-ils « dynamités » par la fantaisie engendrée par

**II. Le décrochage burlesque plein de dérision et de satire**

**A. La narratrice apparaît comme une personnalité fantasque présentée avec auto-dérision**

**1. L’évolution du personnage**

Bébé, elle se croyait Dieu ; dans le livre, elle apparaît parfois comme un Christ, dans la passage, elle s’assimile à une carmélite ; de la comparaison à la métaphore :

 « Je passai ma journée aux commodités du quarante-quatrième étage dans une atmosphère de religiosité : j'effectuais les moindres gestes avec la solennité d'un sacerdoce. Je regrettais presque de ne pouvoir vérifier le mot de la vieille carmélite : « Au Carmel, ce sont les trente premières années qui sont difficiles. »

🡪 « Je retournai une dernière fois au Carmel »

**2. De l’autoscopie, traditionnelle dans l’autobiographie, au dédoublement**

* La focalisation interne

« Je ne pouvais pas y croire : j'avais tant attendu cette date. Il me semblait que j'étais chez Yumimoto depuis dix ans », « Je le regrettai, d'autant que je n'éprouvais envers elle aucune rancune : ce fut par amour-propre que je me contraignis à ne pas la saluer. Par la suite, je trouvai cette attitude stupide », « La laideur de l'éclairage au néon ne m'empêcha pas d'avoir le cœur serré : sept mois - de ma vie ? non ; de mon temps sur cette planète - s'étaient écoulés ici. Pas de quoi être nostalgique. Et pourtant ma gorge se nouait. »

* Le dédoublement incongru 🡪 absurde

« Une ultime fois, je me jetai dans le vide. Je regardai mon corps tomber.

Quand j'eus contenté ma soif de défenestration, je quittai l'immeuble Yumimoto. On ne m’y revit jamais. »

**B. Satire, humour et burlesque**

**1. L’humour :**

« Le temps, conformément à sa vieille habitude, passa. »

La narratrice, ayant accompli sa mission dans les toilettes, se lave les mains avant d’aller en serrer quelques-unes : « Vers dix-huit heures, après m'être lavé les mains, j'allai serrer celles de quelques individus qui, à des titres divers, m'avaient laissé entendre qu'ils me considéraient comme un être humain. La main de Fubuki ne fut pas du lot. »

**2. Poursuite, suggérée, de la satire de l’entreprise**

**3. Le burlesque : le jeu entre « L’univers du haut » et « l’univers du bas »**

* L’utilisation de la rhétorique et de l’emphase pour évoquer l’univers du bas

Euphémismes (« commodités ») et hyperboles (partout)

* Le développement de l’isotopie de la religion pour évoquer le travail d’Amélie dans les toilettes de l’entreprise : tout le 2ème §, début du 4ème avec les balancements binaires antithétiques dans une énumération 4, soulignée par des chiasmes

« La fenêtre était la frontière entre la lumière horrible et l'admirable obscurité, entre les cabinets et l'infini, entre l'hygiénique et l'impossible à laver, entre la chasse d'eau et le ciel. »

* De la comparaison à la métaphore

« Je retournai une dernière fois au Carmel »

« Une ultime fois, je me jetai dans le vide. Je regardai mon corps tomber.

Quand j'eus contenté ma soif de défenestration, je quittai l'immeuble Yumimoto. »

**4. La pseudo-méditation, l’envolée philosophique absurde pleine d’emphase, et la poésie**

- « Aussi longtemps qu'il existerait des fenêtres, le moindre humain de la terre aurait sa part de liberté. »

- Important travail sur, la musicalité, [s] « solennité, sacerdoce, chasse d’eau, ciel », [bl], [b] ; style périodique

**Conclusion** : Ainsi se clôt le l’auto-fiction d’Amélie Nothomb. L’écrivaine met un terme au récit de sa désastreuse expérience professionnelle au sein de l’entreprise Yumimoto dans un dénouement retardé et paradoxalement positif. Pour renforcer la crédibilité de son aventure, elle esquisse un parallèle entre l’histoire du monde et sa propre histoire ; elle inscrit ses exploits dans l’Histoire. Mais l’autobiographe n’oublie pas la romancière et son but essentiel : écrire. C’est tout le travail de l’écriture qui transforme le récit de cette expérience douloureuse vécue en épopée burlesque pleine de satire et d’auto-dérision.

 Amélie Nothomb nous l’avoue lors d’entretiens ultérieurs : il lui a fallu huit ans pour passer de la réalité à la fiction, voire à « l’auto-fiction », et transformer un épisode de sa vie en authentique création littéraire.